



“ Violence extrême. Que s’est-il passé ? 19ème-21ème siècle ”

Christian Ingrao

► To cite this version:

Christian Ingrao. “ Violence extrême. Que s’est-il passé ? 19ème-21ème siècle ”. Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel (Dir), Histoire de la guerre 19ème-21ème siècles, Seuil, 2018, 978-2021287226. <hal-04188537>

HAL Id: hal-04188537

<https://hal.science/hal-04188537v1>

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« VIOLENCES EXTREMES. QUE S'EST-IL PASSE ? »

La scène se passe à Komsomolskoye, Tchétchénie, en mars 2000. Un officier russe, hâve, sale, entouré d'hommes en armes, écoutant avec attention une voix crachotant dans un récepteur radio, stipulant que les insurgés tchéchènes ont proposé leur reddition contre un cessez-le-feu et la vie sauve. Et l'officier russe répond : « Non. On va les arroser encore un peu. Ils nous ont tué trop d'hommes ». Les images suivantes montrent les troupes fédérales en train de passer au peigne fin les ruines de la ville, qu'Anna Politkovskaïa a pu décrire comme « un monstrueux conglomérat de maisons brûlées, de ruines et de tombes supplémentaires dans le cimetière ». Elles capturent des insurgés visiblement épuisés, souffrant très souvent de blessures gravissimes, et les soumettent à une violence sardonique. Les images suivantes montrent enfin des prisonniers hommes et femmes, mains sur la tête, attendant leur transfert et dont le réalisateur biélorusse Youri Khachtcheyatsky stipule que peu survécurent, certains étant retrouvé·e·s, les images effractives le soulignant à l'envi, mutilé·e·s à coups de pelle, essorillé·e·s, achevé·e·s d'une balle dans la tête.

Primé en 2002 au festival de Leipzig, le documentaire *Prisonniers du Caucase* de Youri Khachtcheyatsky utilisait des images extrêmement troublantes des « opérations de rétablissement de l'ordre constitutionnel » que les Russes menaient en Tchétchénie. Première guerre filmée à cette intensité-là, à hauteur d'hommes par des vidéastes amateurs et ce, des deux côtés du conflit, elle ouvrait une ère dont nous ne sommes pas sortis, et qui culmine désormais avec le *Live-tweeting* des opérations de reprise de la ville de Mossoul par les forces gouvernementales irakiennes.

Saisissant épisode qui permet au chercheur d'approcher au plus près la violence extrême de champs de bataille, la destruction du village de Komsomolskoye apparaît tout à la fois symptomatique de la dimension protéiforme de la violence

extrême, et révélatrice des grandes mutations de cette violence à la fin du 20^{ème} et au début du 21^{ème} siècle.

Pour entrer dans les méandres d'un objet tout aussi éprouvant qu'insaisissable, il va en premier lieu falloir nous interroger sur la qualification d'« extrême » et en comprendre le caractère louvoyant. En second lieu, il va falloir en comprendre les cadres et les conditions d'apparition. Enfin, il nous faudra tenter de comprendre les acteurs la mettant en œuvre, leurs pratiques, les facteurs de celle-ci et leurs évolutions, de 1815 à nos jours.

I] : l'insaisissable de la violence extrême

Pour l'analyste des violences de guerre, le dénominatif « extrême » constitue un problème tout autant qu'un outil commode. Et il suffit pour s'en convaincre de reprendre un exemple qui vient à l'esprit de tout observateur des guerres secouant la région courant de la Syrie au Pakistan depuis 2001 : celui d'une pratique extrêmement répandue, faite de l'égorgement suivi de la décapitation du patient.

À la fin du 20^{ème} siècle, le geste est initialement repérable en Tchétchénie, pendant la première guerre, mais plus encore dans la seconde — Youri Khachtcheyatsky avait inclus des vidéos de ces décapitations dans son terrible documentaire — et Daniel Pearl en est victime en 2002 au Pakistan. On sait désormais, grâce aux vidéos produites et diffusées par l'EIIL, l'appétence des djihadistes takfiristes pour cette pratique, qui saisit d'effroi les opinions publiques occidentales et les révolte.

Quand bien même les opinions occidentales se les représentent comme d'inédites résurgences de pratiques « archaïques » ou empreintes de « sauvagerie » ou de « barbarie » dont eux-mêmes seraient sortis, il est permis de discuter de leur caractère inédit : il est désormais connu que les Japonais décapitaient régulièrement leurs prisonniers, que ce fût au sabre ou à la baïonnette (John Dower) ; les images

d'Épinal ou photos de soldats français décapitant des Tonkinois lors de la conquête ou des insurgés camerounais durant les « campagnes de pacification » liées aux guerres de colonisation ou de libération montrent que la décapitation ou le prélèvement *post mortem* de la tête — précédé ou non de l'égorgeage — est répandu et n'est en aucune manière lié à de quelconques caractéristiques culturelles des protagonistes de la séquence guerrière en cours.

Ce qui est indéniable, par contre, c'est l'effet induit par cette pratique et sa médiation sur les opinions publiques occidentales à tout le moins. Car la vraie nouveauté de ces gestuelles, c'est l'ampleur actuelle de leur médiatisation.

Bien sûr, dès la seconde guerre mondiale ou les guerres de décolonisation, le prélèvement de têtes avait été mentionné voire mis en image, mais jamais les images animées de l'égorgeage et de la décapitation n'avaient été envoyées aux familles des victimes, mises en vente sur les marchés publics ou diffusées sur des canaux télévisés ou numériques nombreux comme elles le sont depuis la Tchétchénie. Ce qui fait que la violence est extrême n'est ici pas la gestuelle de violence. L'égorgeage et la décapitation ont été considérés, durant l'Antiquité et le Moyen-Âge européens, dans certaines formes de sacrifice aztèque, dans des pratiques iroquoises de tortures de captifs de guerre ou encore dans le rituel du seppuku japonais, comme un moyen rapide et relativement peu douloureux de mettre à mort un individu. Ils furent souvent alors utilisés en guerre pour achever des blessés, malgré leur caractère humiliant, notamment parce que, on le verra, ils tendent silencieusement à nier l'humanité de ceux à qui on les inflige. Un coup de grâce peut-il être une « violence extrême » ?

En ce qui concerne la décapitation telle qu'elle se pratique dans cet arc de crise qui va du Sahel ou de la Syrie au Pakistan des zones tribales et du Caucase à l'Irak à la fin du 20^{ème} et au début du 21^{ème} siècles, il est bien difficile de tirer une conclusion définitive. Les vidéos tchétchènes de décapitation utilisées par Khachtcheyatsky — et toujours visibles sur *Livestreams* — montrent une grande diversité de cas : certaines mettent en scène des exécutions longues, graphiques et sonores à l'extrême, du fait

des hurlements des victimes tandis que d'autres sont visiblement effectuées par des auteurs ayant une habitude consommée de ce type de geste. Et l'on peut faire l'hypothèse que les premières sont précisément construites pour être le plus traumatogène possible pour le spectateur. Ici la dimension « extrême » de la violence est un construit social qui joue sur la corde des sensibilités du public auquel ils en destinent le spectacle, telles du moins qu'elles sont imaginées par les producteurs de la violence.

C'est bien ainsi qu'il faut lire la mise en scène des vidéos de l'EIII, qu'elles mettent ou non en scène des égorgements et des décapitations ; bien ainsi qu'il faut analyser la dimension démonstrative (Denis Crouzet) souvent à l'œuvre dans les violences extrêmes.

Il n'en reste pas moins que l'égorgement et la décapitation sont par ailleurs employés par les êtres humains dans la mise à mort d'animaux dans deux cas bien précis au moins dont l'arrière-plan ne manque pas non plus d'altérer la sémiologie de ce geste si chargé : l'égorgement est en effet le mode massivement majoritaire dans le sacrifice d'animaux dans les grandes religions du Livre mais c'est aussi le mode dominant de mise à mort des animaux de boucherie. Imaginaire sacrificiel et ravalement de la victime au rang de bétail accompagne ainsi fréquemment les symboliques développées autour de ce type de mise à mort. Mais c'est bien là que le paradoxe des représentations et des perceptions de cette terrible pratique apparaît le plus clairement : la décapitation telle que pratiquée et mise en scène depuis la première guerre de Tchétchénie par les insurgés et reprise ensuite par les activistes takfiristes est considérée comme une violence extrême alors même que le geste est employé dans la mise à mort des animaux de boucherie parce qu'il est précisément considéré comme le moins douloureux à leur appliquer — cette représentation étant en instance de mutation dans les sociétés occidentales elles-mêmes à l'heure actuelle, en témoigne le mouvement européen L214, qui médiatise les conditions souvent atroces d'abattage des animaux en France, au service de la cause spéciste.

Le caractère extrême d'une violence est une construction sociale, il nécessite que l'auteur de la violence, celui qui la subit et celui qui y assiste partagent un minimum de représentations et de sensibilités communes pour pouvoir s'accorder sur ce fait.

Un second exemple peut nous éclairer sur les dynamiques en cours quand tel n'est pas le cas. Les guerres zoulous constituent sans doute l'une des séquences les plus étudiées par les historiens de l'expansion coloniale britannique au 19^{ème} siècle mais aussi par des historiens spécialistes des mondes bantous et zoulous ou du phénomène guerrier. Les sources abondent et permettent de suivre les développements de la colonisation du Natal sur place mais aussi dans les opinions publiques. Les faits sont bien connus, traités récemment par l'historien Victor Davis Hanson : le 22 janvier 1879, les troupes anglaises, fortes de près de 1700 hommes commandés par Lord Chelmsford, sont vaincues et massacrées par 20 000 Zoulous à Isandhlwana tandis qu'une compagnie correctement retranchée et fortifiée survit dans la nuit suivante à Rorke's Drift à l'assaut de 4000 Zoulous. Hanson décrit à l'envi les derniers instants de la bataille d'Isandhlwana et les pratiques mutilantes des Impis zoulous prompts à éviscérer les soldats, à les émasculer et à prélever les maxillaires inférieurs des barbus souvent roux, toutes pratiques abondamment rapportés dans la presse britannique, perçues comme des violences extrêmes déclenchant l'ire des opinions publiques et l'envoi d'un corps expéditionnaire punitif qui allait détruire l'état zoulou du Natal. Hanson, cependant, a beau jeu de comparer ces pratiques de mutilations avec les terribles blessures provoquées par les projectiles de calibre 45 des fusils Martini-Henry dont les dimensions gigantesques et l'énergie cinétique opéraient des délabrements majeurs, arrachant membres et organes, détruisant corps et visages, laissant des centaines de mutilés souffrant des décennies durant des séquelles de leurs blessures. Quelle est la violence extrême, interrogeait Hanson : celle, mutilante et rituelle, appliquée *post mortem* par les guerriers zoulous ou celle, appréhendée comme parfaitement légitime par les sociétés européennes, opérée sur des êtres vivants par les armes de la

révolution industrielle occidentale ? Il pointait ici une hypocrisie fondamentale de la part des puissances colonisatrices. Il est vrai que la situation semblait paradoxale, si ce n'est plus : au moment même du déploiement par les Européens d'une violence paroxystique sur les territoires à conquérir et à coloniser, ces derniers opéraient *chez eux* un lent travail de contention et de déréalisation de la violence sociale et politique. Ce mécanisme fondamental, magistralement décrit par Alain Corbin, est ainsi peut-être au cœur de l'explication de la configuration des guerres de colonisation. N'est-ce pas précisément parce que leurs sociétés européennes avaient, sur leur propre continent, peu ou prou intériorisé l'interdit d'une violence débridée et de la monstration des corps martyrisés que les opinions des puissances coloniales, révoltées par le massacre, par les populations locales, de quelques avant-gardes mal préparées et mal menées, envoyaient ensuite de robustes corps expéditionnaires chargés, au prix de violences souvent inouïes, tout à la fois de venger les morts mutilés et de conquérir les terres devant accueillir marchands, missionnaires et colons ? Ainsi la France et le Bey d'Alger en 1830-1847 qui répond à un coup d'éventail par l'écœurante pratique de l'enfumade ; ainsi le corps expéditionnaire britannique de Kitchener vengeant la décapitation de Gordon, contre les insurgés mahdistes à Khartoum, Soudan, en 1885... L'intériorisation européenne locale des pratiques de violence paroxystique, au cœur des mécanismes de civilisation des mœurs, combinée à la perception de ce que l'on appelait la « violence indigène » comme violence extrême, semble ainsi gésir au cœur des mécanismes de légitimation de la conquête coloniale, alors même que dans les faits, la violence occidentale, fréquemment extrême d'emblée, à bien y regarder (et quand bien même elle ne fut pratiquement jamais caractérisée ainsi) en fut la condition *sine qua non*.

On comprend bien ainsi l'enjeu revêtu au moins partiellement par la question de la violence extrême. La caractériser constitue un acte profondément politique tandis que dénier le caractère extrême de certaines pratiques de violence — notamment occidentales — permet de les édulcorer, de les rendre supportable, de les légitimer.

Cet état de fait rend extrêmement délicate la saisie de la violence extrême par les spécialistes du phénomène guerrier et des séquences de violence de masse. Il s'agit en effet pour eux tout à la fois de déconstruire la catégorie employée tout en mobilisant des outils conceptuels d'une grande finesse. Mais il faut aussi convenir de l'inestimable valeur heuristique d'une tentative scientifique d'appréhension du plus extrême de ce que des hommes peuvent infliger à d'autres hommes.

Toucher à la violence extrême, s'en rapprocher autant que faire se peut, constitue l'une des voies les plus directes d'accès au cœur de la guerre et de son expérience.

II] : Le temps, la séquence, les sociétés : les cadres d'apparition de la violence extrême

Pour partir à l'exploration de la violence extrême, il faut commencer par en observer l'évolution sur la période qui nous intéresse. Du 19^{ème} siècle à nos jours, la violence extrême a tellement changé de caractères que l'observateur est bien en peine d'en saisir les généralités. Quoi de commun, en effet, entre les violences extrêmes ottomanes dénoncées par les intellectuels européens, immortalisées par Eugène Delacroix en 1824 dans ses « Massacres de Chio : familles grecques attendant la mort ou l'esclavage » et le rôtissage des populations civiles allemandes sous les bombes incendiaires à Dresde en février 1945 ? Les deux pratiques sont pourtant incontestablement « extrêmes » et le récit qui conduit de l'une à l'autre constitue l'histoire que nous voudrions esquisser ici.

Du 19^{ème} siècle au déclenchement de la Première guerre mondiale, les pratiques de guerre ont ainsi connu une mutation radicale, marquée initialement par un cantonnement plus ou moins net des pratiques de violences extrêmes à la sphère des combattants. Bien sûr, il y eut d'atroces exceptions ; bien sûr les populations civiles ne restèrent-elle jamais totalement épargnées par la furie de la violence de guerre, en témoignent les horreurs bulgares dénoncées par Gladstone en 1876 et les

violences exercées sur les populations durant la guerre civile américaine, notamment dans la phase finale du conflit.

Le processus de totalisation du conflit, figure centrale de l'évolution du phénomène guerrier du début du 19^{ème} siècle jusqu'à 1945 au moins compte, parmi ses caractéristiques fondamentales, l'extension des pratiques de violences extrêmes aux populations civiles. S'il est incontestable que les deux conflagrations mondiales ont constitué des paliers déterminants et paroxystiques dans ce processus, les guerres balkaniques les précédant et les conflits de décolonisation et de transition qui les ont suivi montrant que le phénomène de l'extension de la violence extrême aux civils est loin d'avoir marqué le pas.

En Europe, c'est bien un *crescendo* de violence qui marque les quelque [35](#) années s'écoulant de 1912 à 1948. Après les chocs locaux dans la Balkans, il commence massivement par des agressions allemandes et russes contre les populations civiles en Prusse Orientale, en Belgique et dans le nord de la France, agression dont la violence ne fait pas oublier le caractère ponctuel, pour s'achever à l'Est entre 1944 et 1948 dans d'immenses guerres civiles dans lesquelles l'occupant nazi a bien souvent joué un rôle incendiaire, en témoigne le cas désormais bien connu de la Volhynie ou du district de Zamość, sans parler même du conflit en Yougoslavie, marqué lui aussi par des agressions spécifiquement dirigées contre les civils et par des franchissement qualitatifs de seuils de violence qui laissent sidéré l'observateur de ces pratiques. Les Croates ont scié des gens, en long comme en large, égorgé à la chaîne avec un « gant spécial » pour éviter l'engourdissement de la main de l'égorgeur, violé et assommé des milliers d'hommes et de femmes ; les Ukrainiens ont crucifié des enfants et brûlé vifs des milliers de Polonais ; les Allemands ont fait connaître, en Biélorussie, le sort d'Oradour sur Glane à plus de 600 villages et l'Armée rouge a violé des centaines de milliers de femmes. Le martyre des populations civiles de la Seconde guerre mondiale, indéniable paroxysme de violence extrême, constitue bel et bien un point d'acmé en Europe. À sa suite, les pratiques connaissent des paliers, cessent dans certaines régions — dans toute

l'Europe occidentale, notamment — ; au plan mondial, cependant, si l'on n'observe pas une intensification des gestuelles, le *trend* reconnaissable est bien celui de la diffusion, de la circulation et de la banalisation des pratiques de violences extrêmes au cours des conflits du 19^{ème} au 21^{ème} siècle.

Pour arriver à la caractériser plus complètement, il semble qu'il faille d'abord tenter de lui donner des cadres, de comprendre ses conditions d'apparition. C'est ainsi qu'on peut essayer d'en explorer les temporalités d'apparition dans un conflit ou une bataille donnée, d'en entreprendre le *séquençage*, si l'on préfère. Et l'on pourrait alors faire l'hypothèse que la violence extrême revêt un caractère inaugural : lovée très souvent en début *et/ou* en fin de séquence de violence guerrière, elle signe souvent le bouleversement de l'ordinaire social et politique des sociétés qui l'opèrent et le subissent. Ainsi le sac de Nankin par les troupes japonaises marque-t-il l'ouverture d'une occupation marquée au sceau d'une brutalité intense et qui constitue, pour les révolutionnaires nationalistes comme communistes chinois, une rupture fondamentale en ce que l'étranger de référence japonais, modèle de modernisation, se mue définitivement en un ennemi absolu, tandis que les innombrables exactions des soldats de l'Armée de terre japonaise « performant » l'inauguration de leur domination politique, ethnique et culturelle, de manière parfaitement démonstrative, en prouvant aux yeux des protagonistes nippons comme chinois que la palette ce qu'ils pouvaient opérer sur des corps n'avait pratiquement aucune limite.

La documentation du Sac de Nankin — avec ces fonds photographiques sidérants — a peut-être contribué à désoccidentaliser le regard, à décaler l'approche des chercheurs. Il n'empêche que la majeure partie de la violence extrême du premier vingtième siècle implique en premier lieu les mondes occidentaux, même quand, comme dans la guerre du Pacifique, elle se diffuse à l'échelle d'un continent et de pratiquement deux océans.

Le sac de Nankin préfigure par certains côtés le massacre de Babi Yar, lors duquel 33771 Juifs furent assassinés lors d'un immense massacre opéré par le *Sonderkommando* 4a, aidé d'éléments nombreux de la Wehrmacht, les 29 et 30 septembre 1941. Les deux épisodes, cependant, n'ont en commun que leur place dans la séquence — au moment où l'assaillant vainqueur investit la ville et impose une nouvelle domination. C'est certes bien plus involontairement que les nazis enterrèrent vivants des centaines de victimes blessées par les tirs dans la nuque des génocidaires, il n'en reste pas moins que la violence déployée pour contraindre ces dizaines de milliers de personnes à se rendre au ravin de la Grand-Mère, à se départir de tous leurs biens, à se déshabiller et à marcher par les étroits sentiers vers le fond du ravin pour y être exécuté·e·s d'une balle de fusil frappa les contemporains par son caractère impitoyable et, au moins ponctuellement, échevelée. Elle disait par ailleurs aux protagonistes russes et ukrainiens essentiellement, qu'il leur en coûterait un prix exorbitant de s'en prendre à l'*imperium* nazi, à cet occupant d'un type nouveau, qui avait décidé de joindre la justification des représailles (après l'effondrement, suite à un sabotage, d'un immeuble tuant tout un État-major de division le 27 septembre) aux objectifs, désormais devenus exterminateurs, de la politique berlinoise d'occupation en URSS. Phases d'invasion, investissement de villes — le cas de Srebrenica ou de Grozny en 1995 auraient eux aussi pu nous retenir ici — explosions initiales de guerres civiles : le caractère *inaugural* de la violence extrême semble bien constituer une caractéristique fondamentale du phénomène, même si rien ne permet d'en faire un élément de définition, les contre-exemples étant susceptibles d'être nombreux.

Il nous faut donc aller plus avant dans cette exploration et tenter d'approcher ce qu'il pourrait y avoir de déterminants structurels présidant à l'apparition des phénomènes de violence extrême. L'ensemble des mutations qui affectent les sociétés humaines entre le 19^{ème} et le 21^{ème} siècles et qui voient ces sociétés, essentiellement rurales, agricoles, royales et au désenclavement modéré, muer en un

monde dense, industrialisé, connecté et travaillé par des systèmes politiques et des horizons d'attente d'une puissance émotionnelle inédite, constitue un puissant facteur d'intensification de la violence extrême.

Le plus discutable d'entre eux est sans doute le facteur démographique, dont l'impact direct semble nous ramener aux théories quasi éthologiques de Gaston Bouthoul ou de Konrad Lorenz sur le lien entre surpopulation et agressivité. Il n'en est rien, évidemment, mais il faut reconnaître qu'il est inédit que 70 millions de soldats se soient jetés les uns sur les autres entre août 1914 et novembre 1918 et que le caractère inouï de l'ampleur des forces en présence travaillait les champs de probabilité de l'apparition de la violence extrême : plus les hommes sont nombreux à s'écharper, plus probable est le fait qu'ils y déploient des pratiques frappant par leur caractère violent.

Mais c'est bien le mouvement d'industrialisation des sociétés et leur urbanisation qui constitue l'un des cœurs explicatifs de la sombre efflorescence de la violence extrême à partir de la fin du 19^{ème} siècle. Sans industrialisation et sans révolution de la chimie et de la physique, point d'agents vulnérants au phosphore, point d'armes à haute cadence de tir, point de projectile conique à énergie cinétique élevée, point d'avions bombardant d'immenses cités industrielles en soumettant les populations à l'atroce expérience des brasiers et de l'emmurement dans les décombres, expérience dont la massivité ne doit pas masquer le caractère extrême.

La révolution industrielle et scientifique met à la disposition d'êtres et de sociétés qui n'en ont jamais eus aussi nombreux les moyens de plus en plus puissants de soumettre d'autres populations à des violences de plus en plus effrénées. Il n'en reste pas moins que la violence extrême est affaire de situation et de *choix*, opérés pour certains à très haut niveau et que son déterminant n'est donc ni d'ordre démographique ni d'ordre économique, social ou scientifique : opter pour la violence extrême est affaire de culture et de politique et c'est bien cette dernière dimension qui doit nous retenir ici. L'avènement, d'une part, de la démocratie et de l'autre, des grands régimes la remettant en cause durant le premier vingtième siècle

constitue très vraisemblablement le caractère le plus déterminant rendant compte de la violence déployée par les sociétés occidentales d'abord, asiatiques et africaines ensuite depuis le début du 20^{ème} siècle. C'est l'avènement de ces sociétés impliquant la participation massive de la population à la vie de la communauté, que ce soit par le suffrage, par le travail ou la mobilisation, par l'impôt et la conscription, qui répand d'une part les représentations marquées au sceau de la haine d'un adversaire que la révolution scientifique permet de caractériser ethniquement avec un manteau d'objectivité, qui légitime ensuite l'utilisation de plus en plus massive de la violence contre toute la société ennemie — tout le monde participe à l'effort de guerre et devient dès lors une cible légitime de la violence et qui, enfin, permet de diffuser les savoirs et les techniques de la violence extrême dans le corps social.

En guerre, désormais, entre 1914 et les années 60 du 20^{ème} siècle, ce sont des millions de personnes qui sont formées à tuer en face-à-face, à égorger, à torturer, à mutiler, que ce soit à main nue, à la pelle aiguisée, à l'arme à feu ou au couteau et qui, pour nombre d'entre elles, ont intériorisé le fait que l'adversaire doit à tout prix être réduit, vaincu voire annihilé, que ce soit pour protéger une communauté, une nation ou un groupe courant un danger mortel, réel ou imaginaire ; que ce soit au nom de la morale, de la justice sociale, de l'ethnie ou de la nation ; que ce soit pour faire advenir une ère de paix et de bonheur matériel, la démocratie universelle ou un empire racial.

III] : Acteurs, pratiques et évolutions de la violence extrême

La première conséquence de cet état de fait est que le groupe des acteurs de la violence extrême explose en effectifs. Il est bien difficile de donner des chiffres mais si l'on considère que près de 1% des morts de la Grande Guerre résulte de l'action létale d'une arme blanche, alors près de 100 000 personnes ont tué, les yeux dans les yeux, dans un geste dont la dimension paroxystique n'échappe à personne.

Encore ce chiffre exclut-il la mort donnée *de près* par d'autres moyens ; encore constitue-t-il un minimum *absolu*, qui laisse de côté les auteurs de l'atroce génocide des Arméniens, lesquels opérèrent en grand nombre en utilisant de façon massive des pratiques de violence extrême. De même les historiens considèrent-ils grossièrement que le groupe des protagonistes de la Shoah est composé d'une centaine de milliers de personnes, essentiellement dévoué au génocide par fusillade en Union soviétique occupée, en Pologne et en Serbie.

Le processus le plus déterminant affectant l'évolution du groupe des acteurs de la violence extrême est la désinstitutionnalisation progressive observable de 1911 à nos jours. Initialement, la violence extrême est l'apanage d'armées régulières de conscription mais dès le génocide des Arméniens, on observe l'apparition d'acteurs disons *non régaliens* : milices kurdes, musulmans d'Europe réfugiés au Moyen-Orient, tribus bédouines sunnites des provinces syriennes ont pris une large part au martyr des Arméniens déportés en 1915. Si la barrière existant entre civils et militaires, ainsi que les barrières de l'âge et du genre semblent opérantes pour rendre compte du groupe des acteurs de la violence extrême pendant le 19^{ème} siècle et jusqu'à la Grande Guerre, il semble bien qu'une tendance lourde, faite de diffusion vers d'autres acteurs, marqués souvent par leur dimension militante, soit observable. Les Janjaweds soumettent, depuis les années 90 du 20^{ème} siècle, les populations sud soudanaises du Darfour à des pratiques d'une transgressivité si intense que les observateurs finissent par alerter le TPI.

Il n'en reste pas moins qu'en la matière, c'est bien au Rwanda, durant le sanglant été 1994, qu'un sommet inédit de la violence extrême a été atteint. D'une part, parce que l'explosion inaugurale provoquée par la destruction de l'avion de Juvénal Habyarimana a été immédiate et absolue ; ensuite, parce qu'on y observe de façon quasi chimiquement pure le processus de désinstitutionnalisation de la violence extrême par la diffusion de celle-ci des FAR (forces armées rwandaises) vers les Interahamwe, ces milices du *butu Power* puis vers la population civile, dont la participation massive, femmes et enfants compris, donne un caractère absolu à ce

qui est le dernier génocide du Vingtième siècle. On estime en effet qu'au Rwanda, 20% de la population totale a participé à un Génocide qui s'est très massivement opéré à l'arme blanche, quand bien même il était impensable sans l'ingénierie de l'état postcolonial qui classe les êtres et leur octroie des papiers d'identité, sans les pratiques militantes de la politique moderne qui génèrent les milices, sans la haine ethnique fabriquée de toute pièce par la « science coloniale » et par la hantise de la guerre puis abondamment diffusée par la Radio des Mille Collines.

C'est bien sur le Rwanda qu'il nous faut nous arrêter quelque peu, tant les mois d'avril à juillet 1994 sont révélateurs du sombre déploiement de la violence extrême et de ses pratiques. Les historien·ne·s, sans doute quelque peu désarmés face à l'incroyable déchainement de violence extrême durant les quatre mois du massacre, parlent de « créativité génocidaire » pour tenter de rendre compte de ce qui a alors pris son essor. Il faut bien dire que les atteintes au corps observables sur les victimes dénotent d'une indéniable fantaisie de la violence, dont l'histoire culturelle rend compte au moins partiellement : l'utilisation des armes blanches, gourdins contondants agrémentés ou pas de clous et machettes du travail agricole, est une donnée massive, l'intention de raccourcir et de déshumaniser en s'attaquant au visage, et aux membres dans une évidente intention de transformer les victimes, l'usage du viol, de l'écrasement, de l'enfouissage dans des fosses d'aisance : tout dessine une unité de temps et de lieu — le Rwanda est grand comme la Bretagne... — où la violence extrême a régné comme une maîtresse intraitable, s'emparant des bourreaux et dévorant les 800 000 victimes qu'au minimum, cette séquence a englouties. Le cas rwandais semble condenser l'ensemble des évolutions de la violence extrême sur notre période : si l'on fait abstraction du rôtiage par le phosphore et de l'usage du feu par lance-flammes, l'ensemble des autres pratiques de violence extrême observées du 19^{ème} au 21^{ème} siècle est présent. D'autre part, on l'a dit, le cas rwandais constitue un paroxysme de la diffusion, dans le corps social des pratiques de violences extrêmes : civils, miliciens et militaires ; hommes,

femmes et enfants ont participé à l'affreux massacre. Enfin, l'intense préparation des populations par une communication de masse passant entre autres par la chanson et la radio condense la dernière des conditions des violences de masse en répandant dans les populations hutues des représentations ethnicisées très violentes de la minorité tutsie décimée dans le Génocide.

C'est donc bien l'ensemble des caractéristiques de la violence extrême que l'on retrouve dans le cas rwandais. Il faut cependant, pour terminer ce tour d'horizon de ce qu'il y a de plus transgressif dans la violence de guerre, nous interroger sur les évolutions, entre le 19^{ème} siècle et les années 2020, de ces pratiques sidérantes.

À partir de 1815, donc, il semble bien que la violence extrême soit contenue dans un cadre militaire et exportée, par une Europe régie par le Congrès de Vienne, vers le lointain. Les quelques 200 conflits comptabilisés par Hervé Mazurel se passent — Guerre de Crimée exceptée — hors d'Europe, en Afrique, en Asie et dans le Nouveau Monde, ce qui constitue un moyen de fait de contenir la violence extrême à un milieu socialement restreint, topographiquement éloigné et à des espaces marginaux pour les sociétés européennes. On a ici un cas paradigmatique de ce qu'un des principaux héritiers de Norbert Elias, Abram De Swaan, dénomme un cas de compartimentation, c'est à dire l'attribution à des espaces et des catégories sociales spécifiques d'un abaissement des normes de civilisation, parfaitement compatible avec le processus en cours dans la société envisagée. La violence extrême est mobilisée dans ces guerres lointaines, tandis que l'Europe connaît un bannissement remarquable de ces pratiques sur son territoire.

Le retour, sporadique d'abord, de la guerre sur le continent européen en 1866-1870, puis massif à partir de 1911, porte un coup d'arrêt à ce mouvement.

À partir des guerres balkaniques, un processus de diffusion de la violence extrême s'agence en deux modalités. D'une part des armées de plus en plus nombreuses et dotées d'armements de plus en plus létaux s'affrontent en une immense et interminable bataille qui remplace la succession de manœuvres et de combats

qu'était la guerre jusqu'au 19^{ème} siècle. La violence extrême, qui était alors circonscrite à des moments très précis de la bataille — l'assaut, le corps à corps, la fuite— peut désormais intervenir à tout moment, quand bien même elle reste liée à ces séquences. En second lieu, les armées d'invasion considèrent désormais de façon grandissante qu'il est légitime de diriger l'agressivité des troupes contre les civils. Toute cette violence n'est pas extrême, mais sans ce mécanisme, pas d'Arméniens brûlés vifs dans les grottes de Deir Ez Zor en 1915, pas d'Ethiopiens gazés par l'aviation fasciste, pas de citadins de Shanghai écrasés par les bombes japonaises en 1932. La seconde guerre mondiale constitue à ce titre un paroxysme, marqué, on l'a dit, tout à la fois par l'agression systématique des civils par les troupes nazies et, dans une moindre mesure, soviétiques, par l'impitoyable bombardement tant en Europe qu'en Asie des centres urbains, par l'extension du massacre généralisé des populations rurales biélorusses et russes, par l'extermination des Juifs et des Tziganes en des processus qui laissaient suinter partout la violence la plus extrême. En Asie, en Chine, surtout, on a bien vu les pratiques japonaises qui s'inscrivent dans un continuum de guerres révolutionnaires prenant systématiquement les populations comme cible de la violence extrême. À cet égard, d'ailleurs, la Chine constitue sans doute un laboratoire permettant de s'interroger sur l'articulation entre violence de guerre, violence politique et agression contre les populations civiles. Commencée en 1937, la « guerre mondiale » chinoise n'a-t-elle pas, dans les faits, été précédée par une impitoyable guerre civile déclenchée en 1927, puis suivie par une autre entre 1945 et 1949 et par une terrible campagne de collectivisation qui se solda par la mort, souvent dans d'atroces rituels saturés de violence extrême, de ceux qui, de façon réelle ou imaginaire, faisait obstacle à l'établissement du pouvoir communiste chinois ? Ce que montre bien l'exemple chinois, c'est que les dynamiques de diffusion de la violence de guerre ont muté dans cette fort longue séquence guerrière. Si l'Europe a été le protagoniste principal de l'exercice de la violence extrême, lors des conquêtes coloniales et des guerres du lointain d'abord, puis lors de la séquence

paroxystique s'étirant de 1911 à 1946, la dynamique de diffusion se désoccidentalise, désormais.

Les Européens continuent, par les sanglantes luttes de décolonisations s'étirant de 1945 à 1975, de constituer un acteur majeur des séquences de violence, en témoigne l'usage massif de la torture et de l'agression contre les civils de l'Armée française en Algérie, en témoigne aussi l'impitoyable guerre que mènent les Américains au Viet Nam, dont My Lai constitue un point culminant. Mais l'inédit, c'est que désormais l'Europe n'en est plus le théâtre ; qu'ensuite des acteurs non européens de plus en plus nombreux mobilisent ces pratiques inaugurées par les Européens et qu'enfin les populations civiles y participent manière de plus en plus intense. À l'exception du hideux conflit yougoslave et de l'exemple tchéchène largement traité en introduction, la violence extrême est, comme au 19^{ème} siècle, désormais largement compartimentée hors d'Europe. Mais il est des acteurs la choisissant délibérément, la mobilisant largement, la construisant soigneusement, qui rêvent de la réintroduire dans l'univers et les horizons d'attente occidentaux, que ce soit par ces images atroces de décapitation diffusées partout désormais ou par les sidérants attentats que connaît le monde occidental régulièrement depuis le 11 septembre 2001. Le futur de la violence extrême passe par son présent, sur les antiques terres du Cham et d'Irak ; il passe par la haine et l'espérance religieuses et elle ne semble pas devoir décroître de sitôt.

Christian Ingrao

Repères bibliographiques

Il est parfaitement illusoire de prétendre donner un échantillon représentatif de la bibliographie judicieuse pour entrer dans la question de la violence extrême au 20^{ème} et au 21^{ème} siècle. Le présent petit essai se conçoit comme la bibliographie permettant d'aller un peu plus loin que l'article qu'il accompagne et comme son fond de référence.

Il faut d'abord tenter de construire un cadre laissant à l'observateur des éléments lui permettant de discerner des structures, des évolutions, et de construire des descriptions ; commencer par dire que la guerre est un acte culturel, et que John Keegan, *The Face of Battle: A Study of Azincourt, Waterloo, and the Somme* (Penguin, 1983) est le premier à l'avoir formulé ainsi. Reprenant cette formulation, Victor Davis Hanson l'a élargie, et systématisée *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles lettres, 1990, 298 p., puis dans le plus contestable mais stimulant Victor Davis Hanson, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'occident*, Paris, Flammarion, 2002, 593 p., alors que Denis Crouzet donnait un impulsion déterminante en formulant, avec l'aide de Clifford Geertz, la première anthropologie analytique descriptive des gestuelles de violence in *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion*, Paris, Champs Vallon, 1990, 2t., 1500 p. Plus proche de nous, les travaux d'Alain Corbin, *Le village des cannibales*, Flammarion, 2016, 628 p., et le « Le Sang de Paris » in du même auteur, *Le temps, le désir et l'horreur: essais sur le dix-neuvième siècle*, Flammarion, 1991, 244 p. complètent utilement ce cadre.

Prolongeant et enrichissant le trop court Douglas Porch, *Wars of Empire*, Londres, Harper Paperbacks, 2006, ainsi que David Bell, *The First Total War: Napoleon's Europe and the Birth of Warfare as We Know it*, Houghton Mifflin Harcourt, 2007, 444 p., Hervé Mazurel a quantifié les conflits du 19^{ème} siècle et travaillé, à partir du conflit philhellène, sur la circulation des modèles guerriers, le nomadisme combattant, la combinaison de désir de guerre et du rêve d'ailleurs, mais aussi, sur la confrontation des violences extrêmes dans « Enthousiasme militaire et paroxysmes guerriers » in Collectif, *Histoire des émotions, vol. 2. Des Lumières à la fin du XIXe siècle*, Le Seuil, 2016, 623 p. Enfin, Abram de Swaan a formulé sa théorie de la compartimentation de l'espace sous le coup de l'exercice de la violence extrême dans Abram de Swaan, *The Killing Compartments: The Mentality of Mass Murder*, Yale University Press, 2015, 345 p.

Au-delà de ce premier cadre d'analyse qui embrasse le 19^{ème} siècle jusqu'aux années 60, il faut tenter d'une part de rendre compte des conflits les plus significatifs et du phénomène central, dans la période suivante : le processus de totalisation des conflits qui préside au retour de la guerre en Europe. La guerre civile américaine et les guerres de réunification allemandes constituent un jalon utilement exploré par Stig Förster et Jorg Nagler, *On the Road to Total War: The American Civil War and the German Wars of Unification, 1861-1871*, Cambridge University Press, 2002, 724 p. ainsi que Charles Royster, *The Destructive War: William Tecumseh Sherman, Stonewall Jackson, and the Americans*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2011, 561 p. et le processus de totalisation du conflit, pour la violence extrême qui nous concerne, a été embrassé par le collectif formé par l'Historial de la Grande Guerre et l'Institut d'Histoire du Temps Présent en 2002, in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao, Henry Rousso (Dir.), *La violence de guerre. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 2002, 348 p. qui constitue une étape très largement approfondie depuis. Pour la violence combattante entre 1914 et 1945 on verra Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Le Seuil, 2009, 238 p. ; Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing: Face-to-face Killing in Twentieth-century Warfare*, Granta Books, 2000, 564 p. tandis que l'agression contre les civils durant la Grande Guerre est embrassée par Allan Kramer, John Horne, *German Atrocities 1914. History of a Denial*, Londres, New Heaven, Yale University Press, 2001, 608 p. et que le Génocide des Arméniens est bien circonscrit in Taner Akçam, *The Young Turks' Crime Against Humanity: The Armenian Genocide and Ethnic Cleansing in the Ottoman Empire*, Princeton University Press, 2012, 529 p. et Raymond Kevorkian, *The Armenian Genocide: A Complete History*, I.B.Tauris, 2011, 1040 p. Sur les bombardements aériens, la bibliographie est abondante et l'on peut commencer par

Thomas Hippler, *Le gouvernement du ciel. Histoire globale des bombardements aériens*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2014, 272 p. qui donne une abondante bibliographie. Il est impossible d'embrasser l'ensemble de la bibliographie sur le front de l'Est, entre génocide par fusillade et agression tous azimuts contre les civils. Bornons-nous à citer une synthèse très précise et réussie de Dieter Pohl, *Verfolgung und Massenmord in der NS-Zeit 1933-1945*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2003, 167 p., d'une très grande fiabilité sur les chiffres et les mécanismes, ainsi que Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrußland*, Hambourg, Hamburger Edition, 1999, 1232 p., pour l'agression contre les civils en Biélorussie. Pour les pratiques paroxystiques de nettoyage ethnique à la fin de la guerre, voir Keith Lowe, *L'Europe barbare 1945-1950*, Paris, Perrin, 2013, 488 p. Sur la guerre du Pacifique, John W. Dower, *War Without Mercy: Race & Power in the Pacific War*, Pantheon, 1993, 406 p. reste l'étude incontournable. Sur la guerre sino-japonaise, on verra Joshua A. Fogel, *The Nanjing Massacre in History and Historiography*, University of California Press, 2000, 274 p. Sur la guerre civile et révolutionnaire, on lira Mark Peattie, Edward Drea, et Hans Van De Ven, *The Battle for China: Essays on the Military History of the Sino-Japanese War of 1937-1945*, Stanford University Press, 2013, 614 p. ; Jacques Guillermez, *Histoire du Parti communiste chinois. Des origines à la conquête du pouvoir, 1921-1949*. Paris, Payot & Rivages, 2004 et un roman, sur la violence de la collectivisation Mark Peattie, Edward Drea, et Hans Van De Ven, *The Battle for China: Essays on the Military History of the Sino-Japanese War of 1937-1945*, Stanford University Press, 2013, 614 p. Pour les guerres de décolonisation, on ne conseillera que Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie. 1954-1962*, Paris, Gallimard, 2001, 474 p., fondamental sur la question de l'agression contre les civils, la torture et la violence extrême. Pour la guerre en Tchétchénie, Anna Politkovskaya, *A Small Corner of Hell: Dispatches from Chechnya*, University of Chicago Press, 2003 et James Hughes, *Chechnya: From Nationalism to Jihad*, University of Pennsylvania Press, 2013, 299 p. Sur le Rwanda, la référence la plus importante est Hélène Dumas, *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Le Seuil, 2014, 326 p.

On a bien conscience de ne pas aborder des conflits essentiels, tels la plupart des conflits de décolonisation, le Viet-Nam, l'ex-Yougoslavie, la région des Grands Lacs, mais aussi les conflits du Moyen Orient contemporain, Irak et Syrie compris. Pour la Syrie, cependant, on se permettra de citer Gilles Doronsorro, Adam Baczko, et Arthur Quesnay, *Syrie: Anatomie d'une guerre civile*, CNRS Editions, 2016, 362 p. Mais, en la matière et comme pour tout ce qui concerne l'arc de crise allant du Mali à l'Afghanistan en passant par le Moyen-Orient, la Corne de l'Afrique, et le Caucase, la bibliographie est en constante reconstruction et se périmerait en quelques mois¹.

¹ L'auteur tient à remercier Catherine Hass, Victor Louzon et Hervé Mazurel pour leur précieuse aide bibliographique.